

Cher Houchang,

Avec ce livre, tu nous fais partager, en quelques pages et dans un style tranchant, qui ne cherche pas à épargner le lecteur, ton expérience de la clinique, celle que tu as rencontrée dans le service de médecine dans lequel tu as travaillé à la Pitié-Salpêtrière, que tu as innovée et élaborée durant un quart de siècle. C'est un livre dans lequel le corps s'impose à chaque page, mais un corps particulier puisque c'est un corps malade, celui que l'on rencontre dans les hôpitaux, un corps déssexualisé, désérotisé, pas seulement par l'effet de la médecine sur lui, mais aussi parce qu'il arrive bien souvent que ce bout de corps malade, atrophié, amputé, déshumanisé, ce soit le sujet lui-même qui l'ait abandonné, oublié, soustrait au regard de l'Autre en se retirant définitivement de toute parcelle de subjectivité. C'est donc d'une clinique du réel, et même « d'un réel sidéral » comme tu le désignes, dont il est question dans ton livre.

Ça commence par une question qui n'est pas simple : Pouvons-nous penser la psychose en chacun de nous ? Est-ce même une question aujourd'hui recevable, questionnes-tu. En tous cas, « ça n'est pas gagné ».

Pourtant, chacun peut en faire l'expérience, car il est si harassant d'être sujet que le parlêtre ne peut assumer l'épreuve de l'être de manière continue et permanente, dis-tu. Si bien que s'impose à lui l'irrépressible nécessité de déposer les armes, « d'arrêter l'effort pour se réfugier dans une jouissance profonde, reposante ». Comme lorsque nous dormons, par exemple et que tout est alors possible, les plus beaux rêves comme les pires cauchemars, « formes incohérentes, emmêlées de réel et de symbolique en pelote, morphèmes à foison, bain de jouissance, règne de l'inconscient, de la *lalangue* ». A quel état structurel correspond ce tiers de la vie des parlêtres ? S'agit-il d'un repli narcissique ? Ou bien, alors, du besoin impérieux de repasser chaque jour par la psychose pour satisfaire le noyau de psychose que tous, nous renfermons au cœur de notre être ?

Faut-il parler d'un état psychotique chaque fois que nous perdons le contact avec la réalité ? Chaque fois que nous oublions de la regarder avec les lunettes de notre fantasme ? « Il nous faut envisager l'éventualité de la présence d'états psychotiques, de leur étendue chez tout parlêtre, de la multiplicité de leurs destins selon des phases que chacun peut traverser ou traverse ». C'est l'hypothèse que tu poses au départ et c'est une hypothèse qui est d'abord issue de ton expérience clinique avant que d'être théorique.

Alors, et c'est là l'un des enjeux majeurs de ce livre, il transmet la clinique singulière et vraiment impressionnante que ton long engagement comme psychanalyste-médecin-psychiatre (je le dis volontairement dans ce sens) dans un service de chirurgie de la Pitié-Salpêtrière, t'a permis de construire. C'est une clinique, comme je l'ai déjà souligné, qui ouvre sur des gouffres de réel, « un réel qui surgit, déborde et dévaste, selon des modes dissemblables, sur des sites plus ou moins circonscrits, avec des conséquences diverses », écris-tu. Corps dévastés, corps amputés, corps irrémédiablement malades, événements de corps tous azimuts.

Comment comprendre cette clinique quand on est psychanalyste et que l'on envisage chaque cas dans sa singularité de parlêtre ? Comment remettre du sujet là où la médecine préfère ne pas en tenir compte, voire l'éradiquer ?

En l'absence de toute marque d'un sujet du désir, s'agit-il encore de symptômes, comme dans les conversions hystériques ? Ou de phénomènes psycho-somatiques comme nous disons ? Houchang invente un autre terme pour les nommer tout en les spécifiant : « somatoses ou psychoses somatiques ». Pour aussi les distinguer d'emblée des formes psychiques que nous connaissons de la psychose.

Il s'agit bien de psychose car « opère ici un mécanisme unique : la forclusion du nom du père, même si elle mène à des conséquences divergentes quant à l'émergence et aux destins du réel. » « Je qualifie de somatoses les débordements et déferlements forclusifs dont la symptomatologie apparaît de prime abord et

comme essentiellement située dans le corps dit « physique », et cela selon des atteintes, empêchements ou altérations graves ou lésionnelles »

Débordements et déferlement forclusif, avec cette particularité que dans les somatoses, il n'y a pas d'appel à l'Autre, ni même une place en réserve de l'Autre, le « sot-maté », comme tu l'appelles alors est celui qui a à se débrouiller d'un monde d'où l'Autre s'est définitivement retiré, effaçant jusqu'à la marque de son existence.

Mais, au fond, n'est-ce pas là, par excellence, la condition d'existence du sujet moderne, de celui qui a fait l'expérience de l'inexistence de l'Autre ? N'est-ce pas d'ailleurs ce que soutiennent inlassablement les hystériques modernes ? Mais sur un mode bien différent. Car si elles continuent d'offrir inlassablement à la sagacité du savoir médical, comme à celle des autres savoirs des sciences modernes, la géographie aberrante de leur symptômes inscrits aussi dans le corps, c'est à la fois pour tenter de fabriquer de l'Autre qui tienne le coup, Un Autre censé savoir ce qui lui arrive, tout en ne cessant de le destituer, pour mieux lui démontrer combien son savoir est limité, lui qui ignore qu'un organe peut être altéré par autre chose qu'une cause organique, puisqu'il peut se mettre au service du désir de l'Autre, et se mettre alors à jouir sans limite pour soutenir ce désir. C'est sa façon à elle de faire avec l'inexistence de l'Autre.

Pour le sot-maté, celui qui souffre de somatoses, il en va tout autrement. Et ton livre devient aussi un précis de clinique différentielle, mais d'une clinique psychanalytique qui met la position d'un sujet et de ses choix inconscients, jusque dans ses modes de jouir au cœur de ses préoccupations, contrairement à la médecine qui ne s'occupe que du corps et de ses symptômes dans le but de les éradiquer. Si « l'hôpital est le lieu de toutes les douleurs et de tous les délices, il est le pays où de telles et fortes modifications, bascules et déséquilibres viennent se réfugier un temps. Il est dédié à la demande de guérison, cad à la modification de la modification. » Au prix du sacrifice d'un bout de corps. C'est une demande

vitale, de survie comme le démontre exemplairement le surgissement de somatoses.

Là où une jouissance sans limite « disposant d'une masse d'énergie considérable » écrits-tu parasite le corps et le persécute, la somatose opère une extraction de jouissance par un forage de la matière même du corps en en offrant un morceau à la glotonnerie « du premier prédateur opportuniste, ne serait-ce que virus et bactérie ». Au fond, il s'agirait de sacrifier un morceau de corps à la re-localisation de cette jouissance débridée pour sauver le corps entier de la mort. Tu parles là « d'un temps de mélancolie physique », « dans un double mouvement de prédation et de symbiose, venu paradoxalement apporter, par ce qu'il faut bien qualifier de rencontre, concours et aide salvatrice au sujet en permettant la reprise de sa jouissance. Un point du corps devient ainsi un lieu d'entremêlement excentrique, mêlant à la fois relation symbiotique et bataille paranoïaque, jouissance et létalité. Et permettre la survie. » « Là où ce n'est pas castré, la mutilation est potentielle », écris-tu

On pourrait dire que la part de corps somaté vient répondre à et de la forclusion psychotique. C'est une façon de faire avec la forclusion du nom du père pour se séparer quand même, en partie, de la jouissance de l'Autre : forclore un bout du corps dans le corps. C'est pourquoi, la somatose semble définitivement enkystée, « intangible et pétrifiée ». « Elle est non seulement forclore mas aussi enclose ... hors possibilités d'équivoques, d'associations et de métaphores » sorte de bout de chair donné réellement en pâture à la jouissance de l'Autre.

Comment en revenir ? quel serait ce nouveau basculement qui ferait modification de la modification ? Le livre en propose quelques voies, comme celle de » la mise en place d'une alternative paranoïaque qui serait un chemin efficace et rapide vers l'extrusion de la forclusion du corps, permettant de quitter la somatose et sa persécution aveugle. » Évidemment ça donne envie d'en savoir plus, notamment sur la place et la fonction qu'y prend le surmoi.

Autre piste, lorsqu'une cure analytique peut s'entreprendre, la nomination du symptôme ou de la maladie peut « faire acte de fondation », apposition générationnelle. « La Chose, bouffie d'imaginaire, avec son zeste de symbolique, pourra alors commencer à quitter le pur réel à travers une longue élaboration de langage... Si la nomination parvient à réaliser un semblant de point de capiton s'ouvre alors... une immensité à construire. »

J'ai trouvé encore dans ce livre beaucoup de choses qui nous enseignent et nous questionnent sur une clinique qui ne m'est pas du tout familière, et c'est pourquoi, je te remercie tout particulièrement Houchang, de m'avoir proposé d'en rendre compte.

En guise de conclusion, je veux souligner combien, dans ce haut lieu de l'hystérie où Charcot, - auquel tu rends un vibrant hommage et ce n'est pas la première fois que tu le fais -, a permis de sortir les hystériques de leur enfermement et de leur invisibilité, avant que Freud, en consentant à écouter leur parole, ne se laisse enseigner par elle pour découvrir le champ du désir inconscient - avec la question de la jouissance telle qu'elle se pose aux parlêtres -, tu réussis à nous faire entendre, au fil des pages de ce livre, non seulement la souffrance qui ne dit mot mais qui déplace dans l'urgence des montagnes de ces sujets dont le corps malade ne cesse de faire question. Tu témoignes également de ton inlassable dévouement de psychanalyste dans ce lieu dédié à la médecine, pour obtenir une mutation subjective qui redonne sa place au sujet et à sa créativité : « Nous ne pouvons pas nous résoudre à une unique position guerrière, à un exclusivisme de l'éradication, que ce soit à l'aide de chirurgie, radiothérapie, immunothérapie, chimiothérapie... Se situe là une nécessité de remaniement : parvenir à un changement de position, au déplacement de l'économie de la jouissance ; et que la violence sourde et incompréhensible ne conduise pas à l'inéluctabilité. Il est possible de transmuier cette crudité implacable, longtemps qualifiée de « sans espoir », car elle renferme

pour une part une force de créativité et de vie, implorant de sortir des impasses stagnantes. »

Ton livre ouvre donc et nous laisse sur une note d'espoir.

Claude-Noële Pickmann